

L'ODYSSÉE DU VINCENT MICHELLE

Henri Péron demeure très affecté de la mort du marin-pêcheur de St Guénolé, François Péron, fusillé par les Allemands, lorsqu'un mois et demi plus tard, le 15 avril, Daniel Lomenech et Jean Le Roux, entrent sans préambule dans le vif du sujet.

Son distingué confrère du Guilvinec, Jean Lavalou, leur a révélé les sentiments qui l'animent. Ils cherchent à expédier par la voie maritime, en Angleterre, les documents qui s'amassent. Voilà.

« ... Et vous avez un bon bateau ! »

Daniel le téméraire s'affirme partisan de la manière forte, à la hussarde. Jean Le Roux préfère ne pas jouer avec le feu, organiser la chose avec méthode. Leurs tempéraments s'affrontent dans une franche et sonore discussion au-dessus du laboratoire.

Le pharmacien n'hésite pas : « Quand vous voudrez ! »

Des Allemands cohabitent sa maison au milieu du bourg. Il fréquentait naguère l'un des leurs, pensionnaire chez ses beaux-parents ; un chimiste de Kreuznach, sur la Nahe avant qu'elle ne se jette dans le Rhin et ils avaient sympathisé. Henri Kauer réalisait des expériences sur l'iode et lui-même possédait une petite usine d'algues. Ils résolurent ainsi des problèmes communs avant de se quitter à regret, au prélude de la déclaration de guerre, les ordres de route en poche, l'un pour Savenay, l'autre pour Berlin.

Un an après, le 15 août, l'autre, sous la tunique d'officier, poussa la porte de la « Pharmacie Centrale » :

« Heureux de vous revoir en bonne santé. Si vous avez des proches en Allemagne, proposa-t-il avec beaucoup de courtoisie, je me ferais une joie de les faire libérer, au nom de notre vieille amitié. Peut-être aussi manquez-vous de charbon dans votre usine ? Je vous en procurerai volontiers ».

Non, merci, il n'avait besoin de rien. Un second officier prit le relais et, à la troisième entrevue, dévoila l'objet de sa persévérance : Ce timide Kauer ne s'est pas fait comprendre, je suppose. Je n'irai pas, moi, par quatre chemins.

Vous êtes catalogué. Votre esprit frondeur... Mais je sais qu'il n'est pas mauvais et voudrais vous affranchir. Nous avons du matériel en souffrance, auquel nous tenons beaucoup. Vous êtes armateur, n'est-ce pas ? Votre bateau est solide. Deux ou trois hommes suffiront à la besogne. On vous indiquera un point au large de Cork, en Irlande du sud. Une vedette y livrera des caisses et votre fortune est faite ! Cent millions de francs, payables d'avance par chèque du Comptoir National d'Escompte. La proposition me paraît honnête. Sinon... » Devant la menace sous-jacente, Henri Péron ravala l'envie de préciser sa pensée. Il se contenta de demander un délai de réflexion. À la quatrième requête, de plus en plus pressante, il se décida : — Non. Tout bien réfléchi, non ! J'ai rempli mon devoir. C'est terminé. Laissez-moi, je vous prie, à mes louzou ! » (médicaments !) L'intermédiaire haussa le ton. Son regard se durcit : « Dans ce cas, achtung ! Achtung ! Vous connaissez désormais un secret d'État. Si vous en soufflez un mot, un seul, à quiconque, je ne pourrai plus rien hélas ! pour votre salut. Lebewohl ! » (Adieu !) Le secret est néanmoins livré tout de suite. Mais depuis, le pharmacien a rempli un formulaire pour la zone libre. Sous le prétexte affectif d'une visite à sa fille Michelle, en traitement à Pau, il se sauverait par l'Espagne... À quelques temps de là, revenant de Paris, un dentelier pont-l'abbiste, Xavier Cossec, membre de sa société de chasse « La Diane », de Tréméoc, le guette en gare de Quimper et lui annonce : « Il y a danger pour toi. Ne rentre pas à Penmarc'h, mon vieux ! »

Comme ça ? Sans explication ? Tu plaisantes ! D'abord, qui t'envoie me tenir ce langage ? » « Je ne peux pas le dévoiler. Tu ferais bien de voir Duplan à la préfecture... » Monsieur Duplan, directeur de la commission d'armistice, lui confirme : — C'est vrai. Votre demande de séjour en

zone sud a paru suspecte. Ils parlent de vous comme otage à la première occasion... » Au « Restaurant des Halles », tracassé par ce qu'il vient d'apprendre, il achève son repas. Xavier Cossec le rejoint : — « Alors, tu fous le camp ? » — Lorsque tu m'auras donné le nom de ton indicateur ! « Un responsable « Breiz Atao » qui travaille dans la crêpe dentelle, Yann Bricler, là ! Puisque tu insistes ! Tu pourrais d'ailleurs le remercier. Il s'est déplacé spécialement hier pour me dire : « Conseille à Péron de décaniller tout de suite. Plus vite encore serait mieux ! Il y a eu une réunion à la Feldkommandantur. J'ai entendu. Il figure en tête de liste des types à coffrer ! » T'es convaincu à présent ? C'est un ami. » Le lendemain, samedi, une estafette de Jean Le Roux, venue à moto, l'avise : « C'est pour la nuit du 2 juillet. Rancart aux Glénan. Un transbordement tout d'abord. Ensuite un sous-marin se pointera au large. Voici les coordonnées » L'apothicaire les note au dos d'un carnet de feuilles à cigarettes et décide sur-le-champ qu'il sera du départ ! À l'effet d'ordonner ses affaires, il consulte maître Pouliquen, le dimanche avant midi, à Pont-l'Abbé. Le notaire établit l'acte de vente à réméré de ses biens, clause qui lui permettrait au retour de les racheter au même prix si, de mésaventure, quelqu'un les acquérait en son absence, lui sert l'apéritif et le presse d'emmener avec lui ses deux fils, Pierre et Henri. Mais : « Cela ne dépend pas de moi, maître, s'excuse le client. Mon rôle ne consiste qu'à prêter le bateau et il est trop tard pour prévenir le responsable. Dommage ! Dès le premier contact il a pressenti Jacques Scuiller, le placide patron du chalutier « Vincent-Michelle », un dix-sept mètres, immatriculé GV 6497. Quarante-neuf ans, père de cinq enfants, ancien de l'amiral Ronarc'h à Dixmude et Douaumont, sérieuses références. Il porte sur le visage tout le calme de la mer dans le clair matin d'une morte-eau d'été. Sans étonnement, il avait répondu : — Tu sais que je ne fais rien sans Jeanne... Mais elle refusera pas ! « Tonton » Jacques connaît bien son épouse, Jeanne Briec. Et Jeanne lui a dit : « Va, si tu penses que tu dois. » Il a simplement ajouté, à l'adresse de Henri : « Tous les soirs, je laisserai la porte de la cabine ouverte. Comme ça, pas nécessaire d'avertir. Tes gars, quand ils s'ront prêts, n'auront qu'à se cacher en dessous. Je les verrai toujours assez tôt et personne d'autre n'a besoin de savoir avant. Les gens parlent de trop, tu sais... » À la mi-nuit du mardi 1er au mercredi 2 juillet, Henri Péron quitte sa maison. Le port de Saint-Guérolé est à trois kilomètres. Ses amis, Hyacinthe Mogueu, Pierre-Jean Briec, Jean Le Rhun, Hervé Péoc'h, veillent dans le noir, le long du fossé, pour, le cas échéant, prévenir du moindre mouvement douteux, à cette heure de circulation absolument interdite. De jalon en jalon, il atteint sans alerte l'anse de la Joie. « Len ar Joie », devant la chapelle moussue. Denis Péron, son beau-père, l'attend, couché sur le sable rèche, à l'endroit où, dans la journée, il a repéré une plate. L'aviron manque. « Y en a certainement un dans la crèche à côté », dit le complice. Il trouve. Mais la lune dans le ciel sans nuage, miroite sur la baie et découpe avec précision les toits, du phare d'Eckmühl au bourg de Penmarc'h... À quatre heures, toutefois, elle éteint sa lumière. Ils prennent place alors dans la fragile embarcation. Sur le quai, des Allemands, dos tournés, regardent les couleurs cligner sur Brest soumis à une attaque de plus. La traînée phosphorescente de l'eau derrière la godille risque de les trahir. Ils avancent, en s'aidant de leurs mains comme de rames, vers le « Vincent-Michelle » au mouillage. Henri Péron se hisse sans bruit. Un furtif « kénavo » à beau-papa et se jette sur une couchette. Six heures. L'équipage s'active aux manœuvres habituelles. Le chalutier roule bientôt dans le chenal jalonné de roches. Le fuyard sort du réduit, à l'effarement du mécanicien autour de son moteur. « Comment... Vous, monsieur Péron ? Mais nous partons en mer ! » — « T'inquiète pas ! Je reviens pas de la noce ! Les boches me cherchent des chicanes et je taille avec vous ! » Jacques Scuiller, à la barre, ne manifeste aucune surprise. Aujourd'hui ou demain... « Ça y est, Henri ? Bon. Et c'est toi qui vient ? Bon. Bon. Où je t'envoie ? » — « T'embarques du monde près des Glénan. Ils feront semblant de pêcher. Et on trace à quarante-sept milles de la Jument, dans l'ouest-quart noroît. Ça représente une trotte. » Jacky Scuiller, le fils de Jacques, Etienne Le

Brun, Henri, le mécanicien, et Jean Calvez, Alain Le Corre et son fils François, mousse de treize ans, Joseph Garrec, Corentin Scuille, Raymond Guirriec, Alain Tual et son fils de seize ans, sont de la sorte informés du changement de programme. Certains hésitent un peu, regrettant de n'avoir pas été prévenus. Trois font carrément la grimace mais la voix du « maître » — « Ar mest », le patron — en impose et le bateau suit le cap. À moins de trois milles des Glénan, la barque de Laurent Guillou, chez qui les deux Polonais de « L'Emigrant » s'enfermèrent à Kerdruc, est en pêche, les passagers tapis dans les voiles abattues. Le transbordement, sous le vent, s'achève vers dix heures, sans que les veilleurs de faction sur les îles ne s'en doutent. Cinq hommes ont bondi sur le pont : Daniel Lomenech, Michel de Kerdrel, de Kérambleis, dont le voilier faillit emporter Guy Vourc'h ; un aviateur polonais évadé de l'hôpital, avec la complicité d'une infirmière, que Jean Bloch et sa fille Marie-Rose hébergeaient depuis trois mois dans leur mercerie en gros, place Terre-au-Duc à Quimper ; Jacques Mansion donc, sur le compte duquel circulent des bruits fantaisistes, toute une légende entretenue : il aurait atterri sous parachute, à cheval sur une batterie allemande au cap de la Chèvre ! Et Gaston Kerlan, second-maître pilote de vingt-sept ans, le fils du quincailler de Névez qui l'a pris en charge au Pont-Firmin. Le « Vincent-Michelle » sort des limites en se fiant à sa petite boussole et au loch, seuls instruments du bord, pour parvenir au but à dix-sept heures, avant la nuit. La mise en scène consiste à tourner autour d'une bouée et relever le chalut. Il y a de la roche dessous. Le chalut, déchiré, remonte quatre congres miséreux. Pendant ce temps, Jacky Scuille grimpe au mât, y installe un fanal qui doit, selon la convention, avec les voiles battantes, l'écoute libre, demeurer une minute en haut, cinq minutes à mi-hauteur, en signe de reconnaissance. La visibilité est idéale. Pas une ride sur l'eau. Au bout d'un quart d'heure, un périscope déchire la surface à une encablure. Le submersible apparaît, hésite, « Reviendrons à minuit ! », vire au sud et plonge... À minuit précise, le « Sea Lion » émerge dans l'est. Un dialogue s'engage au porte-voix : — « Quel nom ce bateau ? Quel est son numéro ? Le nom du patron, des hommes d'équipage, des personnes transportées ? »

Henri Péron répond en détail au long questionnaire. — « Nous allons vérifier. Ne bougez plus ! » Un canot pneumatique, au moteur hors-bord, se détache. Il n'accoste pas encore. Une torche s'allume. « Que monsieur Lomenech se montre ! » Il avance à la proue. « Venez ! Nous vous reconnaissons ! » Il s'en va, seul, vers le sous-marin. Le you-you rapplique dix minutes plus tard et embarque les autres voyageurs, après qu'un officier a pris soin au passage de confisquer les portefeuilles. Ils défilent entre deux cordons de matelots britanniques. Le commandant Ben Bryant leur souhaite la bienvenue et ajoute :

« Vous avez un remarquable navigateur. C'est la première fois que nous tombons pile dans une mission de ce genre. » Relatant l'épisode, il écrira avec humour : « Pour les Bretons, le français ne représentait qu'une seconde langue. C'était pour moi un avantage car il nous fut ainsi plus facile de nous comprendre mutuellement. Je me sentais toujours perdu face au flot de syllabes des Parisiens et ceux-ci ne semblaient jamais se rendre compte que je parlais le français... » Dans le carré surchauffé, Henri Péron commence à considérer la saveur de la bière. Mais le commandant n'a pas abandonné toutes les précautions. Il demande : — « Le pêcheur qui vous a conduit, vous avez confiance en lui ? » — « Totale ! » — « Je l'appelle. » Il félicite Jacques Scuille qui boit un thé trop chaud à petites gorgées de politesse et : « Seriez-vous capable de débarquer des colis sans vous faire prendre ? J'ai là trois émetteurs, dix bidons de vingt litres d'essence, de l'argent et une grande valise. Cela ne vous effraye pas ? » — « Ma foi, pas du tout ! Pourquoi ? » La livraison s'effectue bord à bord. On échange, en supplément, du café et du rhum, quelques paquets de tabac blond, contre les quatre congres frais. Et le « Vincent-Michelle » s'écarte. Les marins ont camouflé la marchandise sous les filets, ôté le fond et les cercles d'un tonneau pour y introduire les postes, la valise encombrante, et remis le tout en état. Le carburant est

transvasé dans les fûts ordinaires de cinquante litres. Ils se rendent à Concarneau où ils ont des habitudes. Le « père » Bourhis, de la ferme du Stang Vihen, apporte les dix barriques de cidre que Lom' (Guillaume) Larnicol, commerçant de Saint-Guérolé et co-armateur du bateau a commandé. Mélangées aux autres contenant de l'eau, elles sont repérables au petit trou près de la bonde pour la paille de la dégustation...

Des ennuis d'embrayage les retardent au retour et la troisième nuit est proche lorsqu'ils touchent au port. Un soldat de la Gast, les voyant rouler des fûts sur la cale, ausculte le premier. Le son le satisfait. Il salue l'équipage fort affairé au déchargement du reste qui est porté, en charrette à bras, derrière l'usine d'Henri Péron, à Menez-Bras, entre Penmarc'h et Saint-Guérolé. La valise contient de la poudre blanche en petits pots de verre marron. De la drogue et ceci constitue une révélation quarante ans après ! De la cocaïne que Jean Le Roux récupère parmi le goémon. Sur le mot de passe : « Je viens de la part de Sosthène... » il la remet à Georges Crosnier, un ancien comédien qui vit avec philosophie de quelques expédients, rue de la Villette à Paris. La combine avait été conçue par André Pajot, curieux personnage qui dispose à sa guise de passeports français et canadien. En relation avec Jacolot, que nous avons aperçu à l'arrivée de la « Petite Anna », il l'a mise au point « Chez Auguste », un restaurant dans le Soho, quartier populaire de Londres. « Un caïd du « milieu » par mes soins averti, écoulerait la poudre dans les boîtes de nuit que fréquentent les officiers allemands. Ils en sont très friands. Faites-en passer en France et je vous garantis les résultats. Par le Portugal, j'irai superviser la distribution... » avait soumis l'entremetteur à la réflexion du Brestoïse qui acquiesçait. Ainsi la « coco » contribuerait à l'effort de guerre en alanguissant l'ennemi ! Les délices de Capoue s'avèrent assurément plus efficaces sur la troupe d'Annibal le Carthaginois... Jean Le Roux ne s'est pas contenté de livrer le produit à domicile. Il aimerait vérifier l'usage qu'on en fait. « Je prévient Sosthène de votre venue », lui a dit Georges Crosnier, très affable. Sosthène, c'est-à-dire André Pajot, retour sans problème à Pigalle par Lisbonne et l'Espagne, l'accueille avec plaisir au bar de la brasserie Graff et l'introduit dans son monde interlope ; l'emmène ainsi à l'appartement de l'intermédiaire, Maurice « le rasé », un dur authentique, interdit de séjour aux U.S.A. C'est tout près du cinéma Gaumont. « Entrez ! » Momo, dans le plus simple appareil termine un numéro de haute voltige sur deux dames, délicieusement nues. Sans quitter la couche, entre ses partenaires ébouriffées, il presse maintenant les visiteurs de s'asseoir et entame la discussion d'affaires... Une enveloppe était destinée à Jacques Sculler. Mille sept cents francs pour chaque homme : huit cent cinquante pour le mousse. À peine une bonne marée. Les voyageurs, eux, ne sont pas encore à destination. Le sous-marin a replongé. Henri Péron, au privilège de l'âge, partage le poste du commandant. Mais celui-ci ne s'y repose pas souvent : il veille au périscope. Un plan, sous l'oreiller, porte en rouge le nom de Lorient. Qu'est-ce à dire ? — « On vous a pris à l'aller, explique-t-il, et nous prolongeons la croisière vers le sud. » Un jour, deux jours. Royan. Le Golfe de Gascogne. Ben Bryant n'est pas content : il ne trouve pas à torpiller. Il a beau guetter au fond, pieuvre à l'affût, rien ! Rien que des pêcheurs espagnols. On l'entend grommeler en anglais : « Envie de leur administrer un pruneau pour leur apprendre à servir Franco ! » Le « Sea Lion » vire de bord. À la hauteur du plateau de Rochebonne, une déflagration sourde secoue la coque. Dans la coursive, les marins se passent un obus comme un ballon de rugby. — « Un thonier, dit le commandant. Ses hommes ne veulent pas rejoindre l'Angleterre. Je leur ai accordé dix minutes pour s'éloigner en canot. On canarde maintenant le bateau. Tant pis ! Il ravitaillait les Allemands et nous sommes toujours en guerre ! » Quatre autres thoniers seront arraisonnés de la sorte. Le pharmacien de Penmarc'h, rivé à l'oculaire du périscope, assiste à l'agonie du « Santa Maria », au large de Bénodet. À quinze heures, le commandant le réclame de nouveau. — « Que voyez-vous ? » — « Mais le phare d'Eckmühl ! » Les dunes rases de son enfance défilent,

lorsque le visage de l'officier se contracte. — « Vous apercevez ces petits points ? Des vedettes ! Elles s'apprêtent à nous grenader ! » Le sous-marin pique immédiatement du nez, s'immobilise sur la vase, devant la pointe du Menhir et reste là deux heures, sous les détonations qui le font vibrer. Il serait stupide de trépasser à sa porte, songe le Bigouden... L'attaque finie, le « Sea Lion » remonte par paliers. Le voyage d'onze jours sous la mer s'achève. Les invités, hirsutes, mal rasés — ils n'ont pu gaspiller l'eau douce du bord — débarquent à Portsmouth le 14 juillet, sans artifice ni fanfare...